

*Souvenez-vous que l'homme
est fait pour se tenir debout,
refuser les compromis et
conquérir des routes sans fin.*

Ayn Rand, *Atlas Shrugged* (1957)

DÉROUTES

FRÉDÉRIC TREMBLAY

JOEY CORNU
É D I T E U R

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Tremblay, Frédéric, 1993-

Déroutes

(Jeune plume)

Pour les jeunes de 14 ans et plus.

ISBN 978-2-922976-43-4

I. Titre. II. Collection : Jeune plume (Rosemère,
Québec)

PS8639.R4505D47 2015 jC843'.6 C2015-941612-4

PS9639.R4505D47 2015

Direction de l'édition : Claudie Bugnon

Conseiller éditorial : Mathieu Arès

Illustration de couverture : Jean-Pierre Normand

Montage : Studio Gougeon

Correction d'épreuves : Florence Chadronnet

Joey Cornu Éditeur inc.

277, boul. Labelle, C-200 • Rosemère (Québec) J7A 2H3

Tél. : 450 621-2265 • Téléc. : 450 965-6689

editeur@joeycornu.com • www.joeycornu.com

© 2015, Joey Cornu Éditeur inc.

ISBN 978-2-922976-43-4

Hormis la citation de courts extraits à titre
d'exemples, les droits de traduction, de reproduction
ou d'adaptation du présent ouvrage sont interdits,
sous quelque forme que ce soit, sans l'autorisation
écrite préalable de l'éditeur.

Dépôt légal, 2015 :

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Gouvernement du Québec – Programme de crédit
d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC

À tous les cyclistes hivernaux
de l'Action citoyenne à vélo 2011,
organisée par ENvironnement
JEUnesse, aux côtés de qui
j'ai découvert la magie du voyage.

Table des chapitres

PREMIER MOUVEMENT : LA ROUTE

1 – Et pourtant, elle bouge!	9
2 – Les Avec et les Sans	30
3 – La beauté de la vitesse.	45
4 – Crime de lèse-magnétisme.	64
5 – La naufragée des trottoirs.	84
6 – Avancer à reculons	94
7 – Mercedes, femme et voiture	107
8 – Hors du droit chemin.	122
9 – Les citoyens derrière les conducteurs . .	135

DEUXIÈME MOUVEMENT : LA ROUE

10 – Feu rouge prolongé	151
11 – Le Front de Libération de la Route. . . .	198
12 – Retour aux sentiers battus.	214
13 – Poursuite.	232
14 – Pavé de bonnes intentions.	243
15 – Faire fausse route	256
16 – Le Rose idéal.	264
17 – Une courte histoire du transport	282
18 – Mécanique de la marge	301
19 – Baptême bitumineux.	319

TROISIÈME MOUVEMENT : L'HOMME

20 – Un pour tous, et tous au volant	329
21 – La chute de la Cité.	369
22 – Un dernier espoir	378
23 – Mère et fille	393
24 – Deux prophéties réalisées.	405
25 – Le génie et l'enfant	411
26 – Réinventer la roue.	421
27 – La triste fin du voyage.	442
28 – Quelques séismes	456
29 – Nouvelles destinations	476

**PREMIER
MOUVEMENT :
LA ROUTE**

Il n'y avait que des routes à l'infini.

Que ces chemins naissant d'un côté du monde pour aller mourir dans l'autre. Que ces automobiles d'apparence tranquille malgré leur rythme effréné. Que ces conducteurs d'étoiles filantes, eux-mêmes ignorants des astres du ciel. Un mouvement perpétuel, toujours aussi rapide, sans accroc ni résistance.

Et soudain, tout s'immobilisa.

La chose se fit sans heurt. D'abord la cadence des voitures diminua. Le volume de la musique qui retentissait à travers certaines vitres s'atténua, se réduisant peu à peu au silence total. L'intensité même des lumières décrut.

Qui a connu la circulation au temps des routes pavées de bitume ne peut se faire une idée de l'harmonie dans laquelle l'immobilité fut atteinte – le tout sans klaxon et sans cri, et plutôt avec une simultanéité parfaite.

En une dizaine de secondes, l'immense machine à avancer qu'était la route avait suspendu toute activité. C'était comme si le moteur du monde avait arrêté de tourner.

Des portes s'ouvrirent. Des grognements d'incompréhension se firent entendre. On se

héla, on commenta, on questionna. Quelques-uns prévoyaient la suite des choses et souriaient. D'autres encore, sans même se soucier de ce que la circulation puisse reprendre d'une seconde à l'autre, abandonnèrent leurs automobiles et se précipitèrent sur l'accotement. Appuyés sur les garde-fous, ils regardèrent pour la première fois au-delà des voies balisées. À ce moment cependant, pour le plus grand malheur des curieux, il n'y avait à voir que l'obscurité.

D'un coup, tous se mirent à crier en chœur : « Révolution, révolution! »; les adultes avec joie, les adolescents avec énergie, les enfants pour faire comme les autres. Les plus âgés le vivaient pour la cinquième fois de leur vie, certains pour la troisième, alors que pour les plus jeunes, il s'agissait d'une première. Peu importe combien de fois ils avaient déjà scandé ces mots, ils y mettaient toujours le même enthousiasme. Une révolution restait un événement.

La route avait été immobile, et les conducteurs s'étaient déplacés sur elle. Désormais les conducteurs s'étaient immobilisés et, sous eux, la route se déplaça. Des tronçons de voie se séparèrent les uns des autres. Les voitures arrêtées dans un entre-deux se balancèrent pendant une seconde au-dessus de gouffres béants, puis un côté les réclama et les attira vers lui. Une partie de ces pans de chemin s'éleva, tandis qu'une autre s'inclinait. Ceux qui avaient été dans une ligne droite se retrouvaient dans une

courbe; ceux qui avaient fait partie d'une bretelle d'autoroute contribuaient dorénavant à former un viaduc; ceux qui auparavant montaient se mirent à descendre, et vice versa.

Les conducteurs qui avaient couru jusqu'aux rambardes purent admirer pendant quelques minutes les profondeurs de la terre, grâce à la lueur qui en sourdait au travers. Puis, la révolution consommée, la transposition des routes achevée, ces entrailles se refermèrent.

De partout à la fois, des haut-parleurs depuis les véhicules, du sol et du ciel mêmes, jaillit une mélodie bien connue. Aussitôt les conducteurs redressèrent fièrement la tête et placèrent le poing droit sur le cœur. Les voix s'unirent, toutes tremblantes d'émotion, pour ajouter aux notes les paroles qu'ils connaissaient encore mieux :

*Des routes, des routes, des routes!
Et la nation progresse
Et nous, ses conducteurs,
avançons avec elle.*

— — —

Corollo ferma les yeux et huma profondément l'air frais du soir. Il se dit qu'il n'y avait pas de meilleure sensation au monde que celle-là : rouler en poussant la manette des gaz, savoir qu'on avait le monde à découvrir, et laisser le vent étirer la peau de son visage en une grimace

démoniaque. Tout compte fait, la grimace n'était pas si agréable, songea-t-il en se moquant de lui-même, mais elle était indissociable de ces autres petits plaisirs.

Il adorait la sensation de la résistance que l'air offrait au passage de tout son corps – raison pour laquelle il refusait de porter un casque. Ses proches et ses amis s'en inquiétaient, mais il balayait toujours leurs reproches du revers de la main. Rien que le fait de se couvrir la tête, pour lui, aurait gâché une partie de la joie qu'il ressentait à conduire. Il prenait un risque énorme en voyageant sans protection; il le savait bien, mais il l'assumait entièrement.

Cette série de pensées traversèrent son esprit en même temps, derrière ses paupières closes. Il ne se permit un tel caprice que quelques secondes, les rouvrant rapidement pour ramener son attention sur la route. Il jeta un coup d'œil à sa gauche. Sa sœur Carolla continuait d'avancer à la même vitesse que lui, de l'autre côté de l'autoroute, se tenant elle aussi le plus près possible du parapet.

À ce moment précis, elle se retourna vers lui et lui envoya la main.

Il aimait à s'imaginer comme un éclaireur, un espion, un émissaire important. Personne ne les avait précisément envoyés en mission, mais il sentait toujours, peu importe où il allait et ce qu'il faisait, qu'il portait la responsabilité de défendre sa famille – sa deuxième famille, celle

qui avait remplacé la première depuis longtemps déjà. Il n'en brandissait probablement l'étendard que pour lui-même, étant donné le peu d'égards que lui accordaient les conducteurs de ces boulets de canon appelés automobiles. Il n'en était pas moins fier pour autant.

Corollo se disait que les choses étaient sur le point de changer. Ce monde-ci se trouvait à une croisée des chemins, et il se répétait qu'il pouvait participer à créer le prochain.

Presque à chaque seconde, il sentait une voiture frôler sa motocyclette. Il atteignait les cent cinquante kilomètres-heure; les automobilistes, eux, en faisaient plus du quadruple. Il avait beau s'être habitué au sentiment de risquer sa vie en permanence, un certain frisson le traversait parfois quand un de ces véhicules lui apparaissait plus nettement que les autres. Il se forçait alors à rester calme, à contrôler sa respiration et à retenir ses réflexes. Un geste de trop, se rappelait-il, pouvait le faire happer, déchiQUeter, écraser, ou encore tout bonnement basculer hors de la route.

Le frère et la sœur n'allaient nulle part. Ils étaient partis de la Cité et y retourneraient. Personne n'avait réussi à échapper entièrement à la mode du voyage sans destination, de la route sans début ni fin. Mais eux restaient les seuls, songea-t-il, à voyager vraiment. Ils avaient choisi de rouler à deux, alors que d'autres partaient à trois, à quatre, ou encore en solitaire. Ils se

déplaçaient aussi furtivement que des ombres, de jour ou de nuit, avec la subtilité de parasites routiers – et c'était exactement ainsi que les automobilistes les percevaient.

Corollo se demanda à quel moment ils prendraient une pause. Il n'eut pas à s'interroger longtemps. Les voitures se mirent à ralentir. D'abord il ne distingua qu'une diminution de leur bourdonnement, puis il commença à les voir de plus en plus distinctement, jusqu'à ce qu'elles soient tout à fait immobiles. Il jeta un autre regard en direction de sa sœur. La visière du casque l'empêchait de voir son visage, mais il devinait à ses mouvements désordonnés qu'elle aussi avait compris qu'un événement se préparait.

Ils ralentirent et attendirent la suite.

Les conducteurs sortirent de leurs véhicules. Des regards de curiosité s'échangeaient à droite et à gauche. Un petit nombre se rendit jusqu'à la rambarde pour voir le bas de la route. Les jumeaux se retrouvèrent en un instant entourés d'une foule qui, heureusement, ne leur accordait pas la moindre attention. Persuadé que personne n'aurait l'idée de voler sa moto, Corollo l'appuya sur la béquille et traversa cette mer de murmures pour rejoindre Carolla.

— Révolution! Révolution! criait-on de tous les côtés.

Puis la route se mit en mouvement. Ni le frère ni la sœur n'échappèrent au désir de savoir ce qui se cachait en dessous; ils se levèrent sur la

pointe des pieds pour mieux voir. Il s'y trouvait des poulies et des engrenages à profusion, mais à peu près rien qui ressemblât à de la terre. Ils n'en furent pas surpris : après tout, ils avaient déjà assisté à cette scène.

De partout une musique résonna. Ils avaient à peu près oublié l'hymne original (même s'ils connaissaient très bien le pastiche qui circulait dans leurs rangs), et donc ils laissèrent les autres chanter, se contentant d'essayer de comprendre les paroles.

*Des routes, des routes, des routes!
Et la nation progresse
Et nous, ses conducteurs, avançons avec elle
Des routes, des routes, des routes!
Et le futur immense
Fait la course avec nous sur ces
chaussées si belles!
Par les chemins on va au lointain infini:
Leurs rubans se déploient et traversent le monde!
Ils amènent à tout ce que souhaite l'esprit,
Et grimpent jusqu'au ciel, et jamais
ne retombent!*

L'hymne continua, mais les jumeaux étaient trop dégoûtés pour l'écouter. Il leur suffisait de voir ces somnambules appuyer le poing sur leur poitrine, et ces somniloques entamer un refrain appris dans ses moindres mots, pour prévoir ce qui se passerait. On leur avait dit et répété que

c'était là leur plus grand espoir – que c'était au moment des révolutions que l'on doutait le plus, que l'on s'interrogeait, que l'on songeait à échapper aux dogmes.

Chaque révolution leur apportait son lot de nouveaux membres. Eux deux n'en avaient pas eu besoin pour changer de camp, mais plusieurs de leurs amis avaient été recrutés à la suite d'une métamorphose de la route.

Et ce soir apparemment, puisqu'ils roulaient sur cette route, ce serait à leur tour de se faire recruteurs.

— Qu'est-ce qu'on doit chercher, d'après toi? demanda Corollo.

— Je n'en ai aucune idée. Mais quoi que ce soit, on est mieux de partir tout de suite.

Corollo hocha la tête. Il comprenait la hâte de sa sœur : si la révolution pouvait rendre des automobilistes sensibles à leurs idées, ils ne le resteraient sans doute pas longtemps.

— Chacun de son côté, mais on s'arrête ensemble.

— Parfait.

Il se retournait pour partir quand Carolla l'arrêta.

— Sois prudent.

— Je te l'ai déjà dit, même sans casque...

— Je ne parle pas du casque. Il y a sûrement d'autres dangers ce soir. Si nous savons ce qui arrive après les révolutions, d'autres le savent aussi et agiront en conséquence.

Il posa une main rassurante sur son épaule.
— Je fais attention, ne t'inquiète pas.

Elle lui sourit et hocha la tête. Autour d'eux, une fois le chant terminé et la route replacée, les conducteurs retournèrent à leurs voitures. La main invisible qui les avait ralentis et arrêtés était de toute évidence disparue : par-ci par-là, les plus motivés avaient déjà recommencé à glisser, zigzaguant entre les véhicules immobiles. À peine quelques secondes plus tard, même les derniers traînants avaient atteint leur phénoménale vitesse de croisière.

Corollo se remit en selle et lança le moteur.

- - -

Les mains mollement appuyées sur le volant, elle dicta un numéro de téléphone à son véhicule. Le système de reconnaissance vocale lui obéit et le composa aussitôt. Pendant que les sonneries successives retentissaient dans l'habitacle, elle se perdit dans la contemplation du paysage filtré par les fenêtres. Ce n'était plus exactement qu'un éclat fugitif, une apparition d'une seconde, une illusion de panorama. Elle ignorait si elle voyait des voitures qu'elle dépassait, des véhicules qui la doublaient, ou la terre, ou le ciel – ce pouvait être tout en même temps. Les images ne pouvaient ressembler à rien de précis quand on fracassait ainsi le noir de la nuit.

— Jean de Hummer, bonsoir.

La voix rauque la tira de sa méditation.

— Bonsoir, mon cher.

— Oh, c'est toi, Audiane.

Elle devina de la lassitude dans son ton.

— Es-tu déçu?

Il laissa échapper un rire bref.

— Jamais, jamais. Je m'en voulais de ne pas avoir deviné. C'est notre heure, n'est-ce pas? Allez, informe ton vieux loup de ce que tu vois sur les routes. Tout va bien?

— À merveille. Rien à signaler.

— Ça roule, comme on disait à l'époque?

— Ça roule, oui.

Elle sourit. Jean de Hummer mentionnait fréquemment cet autre temps. Un temps qu'il avait rendu désuet. D'autres n'auraient vu que de la nostalgie dans ce ressassement de souvenirs. Audiane le connaissait assez pour deviner la charge d'ironie qu'il y mettait.

Si elle se sentait désormais à l'aise en compagnie de Hummer, elle avait déjà été intimidée par sa prestance et son importance. Avec raison d'ailleurs. Audiane, qui ne portait pas ce nom à l'époque, n'avait d'abord connu de Hummer qu'à titre de légende. Toute sa jeunesse, on lui avait appris à haïr et à insulter ce marchand de voitures à succès. Puis était arrivé ce jour qui avait changé à jamais la face du monde.

Elle était alors occupée à brasser de la paperasse, à débattre d'une virgule, à préparer

du café ou toute autre tâche en concordance avec sa dignité de stagiaire au Parlement universel. En se retournant, elle l'avait aperçu. Il respirait la confiance; une certitude sereine se dégageait de lui. Même s'il n'était pas particulièrement beau, la force dont il rayonnait le rendait magnifique. Elle s'en rappelait comme si c'était hier. De Hummer s'était raclé la gorge. Tout le monde avait arrêté de parler pour se retourner vers lui. La tête fièrement dressée, il avait balayé la salle du regard, ni hautain ni dédaigneux – trop heureux pour s'abaisser à de tels sentiments. Il avait tiré un épais dossier de sous son bras et l'avait lancé sur le plancher récemment astiqué.

— Toutes les solutions à vos problèmes sont là-dedans.

— Nous n'avons pas d'argent pour les appliquer.

— Je paierai pour tout.

Un lourd silence s'était installé. Une seule personne avait osé le briser :

— Mais...

— Il n'y a rien à dire. Partez d'ici. Votre temps est passé. Le mien est à venir.

Ces phrases incisives avaient envoyé une onde de panique dans la salle. Audiane, au contraire des autres, avait plutôt senti une décharge électrique lui parcourir tout le corps. Seul un visionnaire pouvait parler avec une telle assurance. Elle avait abandonné l'insignifiant

travail qu'elle était en train d'accomplir pour se précipiter à la suite de Hummer. Ayant produit l'effet recherché, l'homme avait quitté l'établissement d'un pas rapide.

— Je vous suis, Monsieur.

Ils s'étaient retournés – lui et l'adolescent qui le suivait. Elle pensa dans un premier temps qu'il s'agissait de son fils; en fait il était encore bien plus, et elle le connaîtrait bien assez tôt.

— Je sais où est ma voiture, merci.

— Je vous suis dans votre projet.

Il avait ri à gorge déployée.

— Vous n'avez pas pu le lire si vite.

— Je ne l'ai pas lu. Mais je sais que vous avez raison. Je sais que vous êtes l'avenir, celui de tout notre monde... et le mien aussi. Offrez-moi n'importe quel poste dans votre entreprise, j'y serai plus utile qu'en restant ici. Engagez-moi, et vous ne le regretterez pas.

Cette fois, il s'était contenté de sourire.

— J'aime votre assurance.

— La vôtre est mille fois plus solide.

— Pas de flatterie. Allez, venez...

— Diane.

Il s'était permis un moment de réflexion, puis avait dit :

— À partir d'aujourd'hui, ce sera Audiane.

Elle avait hoché la tête, acceptant d'être rebaptisée, sans question ni protestation. Si de Hummer prenait une telle décision, c'était nécessairement la meilleure.

Vingt ans plus tard, non seulement elle était toujours une de ses employées, mais elle était aussi devenue sa meilleure amie et son amante occasionnelle. Elle se rappelait avec plaisir ces quelques minutes, voire ces quelques secondes qui avaient à jamais infléchi sa vie. Cet instant avait donné le coup d'envoi de l'accélération du monde. C'était grâce à cet homme et à son coup d'éclat que, durant les silences confortables qui s'intercalaient entre leurs questions et leurs réponses, elle pouvait se perdre dans l'observation de la vitesse environnante.

— Quand repartiras-tu en voyage, Jean?

— Je ne sais pas si c'est encore de mon âge.

— Il n'y a pas d'âge pour ça, tu le sais bien.

— Et pourtant, la fatigue...

— Tu ne peux pas être fatigué, toi, voyons!

— Je le pensais, mais... que se passe-t-il?

Il l'avait donc ressenti, lui aussi. Il ne se trouvait pas sur la route, mais son manoir, installé à la croisée de toutes les voies, devait être alerté à tout moment de ce qui y survenait. Audiane n'était pas encore certaine, même si elle avait sa petite idée sur le sujet. Jamais la route ne prenait d'elle-même l'initiative de les arrêter, sauf en cas d'urgence; sauf pour...

— Révolution! Révolution!

Les hurlements s'élevèrent de partout autour d'Audiane, et elle sourit.

— À ta santé, de Hummer! Longue vie à toi!

— Et longue vie à la route, surtout.

Ils trinquèrent avec leurs verres imaginaires. C'était une habitude qu'ils avaient développée au cours de leurs vingt années de complicité. Audiane ne se donna même pas la peine de sortir de sa voiture pour aller assister au spectacle. Elle avait souvent participé aux manifestations révolutionnaires et en connaissait trop bien les tenants et aboutissants, qui ne l'émouvaient plus. Elle se contenta d'en décrire les détails à son complice, toujours friand de ce genre de récit.

*Des routes, des routes, des routes!
À ne plus les compter
À suivre, à visiter, à courir et à prendre!
Des routes, des routes, des routes!
Par votre pied domptées
S'y perdre et s'y trouver :
tout faire sans attendre!
On vous tend l'univers sur
un plateau d'argent :
Rien ne reste caché à ceux qui vont partout;
Clapuez des doigts et hop!
vous voilà au volant,
Soumettant l'inconnu
qui soudain s'offre à vous!*

Audiane chantonna de sa voix flûtée le refrain et les couplets, sachant à quel point de Hummer pouvait s'en amuser. Bientôt l'hymne s'acheva, et son ami applaudit bruyamment.

— Ils doivent être beaux à voir! Tous réunis pour la fête!

— Oui, ils sont heureux, c'est évident.

— J'aimerais y être. Tu ne sors pas?

— La nuit est un peu fraîche pour moi.

— Toujours aussi capricieuse, Audiane. Une vraie princesse!

— Une reine plutôt, et tu es mon roi.

Elle lui raconta aussi comment, une fois l'enthousiasme passé, les conducteurs retournaient les uns après les autres derrière leurs volants pour se remettre en route. Elle-même finit par échapper à l'immobilité de la scène, qui commençait à la rendre mal à l'aise.

— Avertiras-tu le Clan et les Citoyens?

Il fronça les sourcils, l'air perplexe.

— Je n'en fais pas partie.

— Pas de secrets entre nous. Nous savons tous les deux que tu les finances et les encourages... Tu dois y avoir quelques amis, n'est-ce pas? Dis-leur de rester aux aguets.

— À quoi t'attends-tu?

— Ils frapperont ce soir, c'est certain.

— Qui?

— Ceux qui roulent encore.

De Hummer hocha la tête, le visage clos et sévère.

— Je verrai ce que je peux faire. Bonne nuit, Audiane.

— Bonne nuit, Jean. À bientôt.

— Passe souper quand tu auras assez voyagé.

Elle interrompit l'appel sur le son d'un baiser. Puis elle braqua son attention sur la carte défilant à l'écran situé sous le miroir central de sa voiture, s'amusant comme toujours à essayer d'identifier un dessin dans les circonvolutions de son tracé.

Elle devait s'avouer qu'elle espérait bien plus qu'elle ne le craignait que les pirates de la route se décident enfin à sortir de leur tanière. Ce serait l'occasion parfaite de les cueillir – pour mieux les détruire.

- - -

Maz se dit qu'il avait soif. Ou plutôt, il lui semblait approprié de tenir une bouteille pour ajouter à l'ambiance de fête qu'il entretenait. La musique à fond la caisse faisant vibrer sa voiture, des discussions en cours avec trois ou quatre de ses amis en même temps, les lumières à l'extérieur qui produisaient un effet aussi psychédélique qu'un stroboscope...

Il pouvait se le permettre. Quel danger courait-il? En cas de perte de contrôle, la route prendrait le relais. N'existait-il pas un système de sécurité qui empêchait la collision entre deux voitures? Et ce mécanisme qui faisait en sorte que, si un véhicule échappait un seul instant au courant régulier de la circulation, il était repoussé contre le côté de la chaussée, où il était aussitôt immobilisé? Il était donc protégé de toutes les façons possibles.

Et puis, rien qu'une bière ne ferait pas de mal. Tout en gardant une main sur le volant, Maz se mit à fouiller tous les recoins de son automobile. Il tomba sur des vêtements, des livres, de la nourriture, un oreiller, mais nulle part trace d'alcool. Il grommela, mais continua de chercher. Il devait bien y en avoir quelque part. Après tout, sa voiture était l'endroit où il se sentait le plus à l'aise au monde; à titre de maison, elle portait en permanence tout ce dont il avait besoin. De là la difficulté d'en explorer les profondeurs surchargées en gardant un minimum d'attention sur la route.

Avait-il épuisé ses réserves de bière? Il ne pouvait y croire.

Maz claqua sa langue contre son palais en signe de découragement. Mais non, évidemment. Il l'avait seulement rangée pour la garder froide – juste un peu plus fraîche, en tout cas, que la température réglée dans l'habitacle. Il souleva les fesses, ne tenant plus le volant que du bout des doigts, et s'étira pour atteindre la porte du réfrigérateur.

Le pouce et l'index serrés sur le goulot d'une bouteille, il se laissa retomber sur le banc. Il cala sa bière contre le volant, la tint d'une main et l'ouvrit de l'autre. La capsule tomba à ses pieds, entre les pédales de frein et d'accélération, mais il l'ignora. Il continua de battre sur son volant la mesure de la chanson qu'il écoutait, de chanter à tue-tête, et de prendre des pauses à intervalles

réguliers pour envoyer un message vocal à tel ou tel contact.

Maintenant il était heureux, confortable, et donc prêt à poursuivre son chemin des heures et des heures. Pour aller où? Droit devant : cette réponse lui suffisait.

Ou plutôt il se répétait qu'elle lui suffisait, et donc il finissait par y croire. Il était parfaitement bien, les mains occupées, l'esprit en alerte, tous ses sens tendus par la vertigineuse sensation de progresser sans résistance, sans embûche, sans difficulté... Sans le moindre défi...

Il secoua la tête. Il devait arrêter de laisser cette pensée pervertir sa joie. L'idée qu'il lui manquait quelque chose lui revenait inlassablement depuis un certain temps. Il sentait que sa vie était limitée, qu'il était lui-même incomplet. Mais à côté de quoi pouvait-il bien passer? Il suivait la route, sa route. Rien n'existait à part cette route-là, se disait souvent Maz.

Il n'était qu'un conducteur normal dans un monde tout aussi normal. Il retrouvait sa famille une fois de temps à autre, parlait avec de nombreux amis, travaillait quelques semaines par année, aux moments qui lui plaisaient, entre un voyage et un autre. Quelle vie pouvait-il souhaiter, sinon celle-là? C'était la plus belle vie au monde, celle qui se mouvait sans cesse et à la plus grande vitesse – la dolce vita du voyage perpétuel – la *beat generation* sans fin.

Maz réussit à se calmer.

Puis, une seconde plus tard, il se remettait à paniquer.

Sa musique s'éteignit. Son moteur s'endormit. Il agrippa son volant à deux mains et se détesta d'un coup avec une violence surhumaine. Ça y était. On l'avait repéré. Il serait arrêté pour s'être ouvert une bière en route, avant même d'avoir pu en prendre plus de trois gorgées. On lui retirerait son permis de conduire, il resterait prisonnier d'une de ces villes-relais où il ne s'était jamais arrêté plus de quelques heures d'affilée, il deviendrait un paria parmi ses amis, il serait immobilisé pour toujours, privé du changement, incapable d'évoluer...

Alors il remarqua que toutes les voitures autour de lui ralentissaient puis s'arrêtaient. Il réussit à reprendre le contrôle de sa respiration et de son imagination. Maz se demanda ce qui se passait.

Il se rappelait avoir déjà vécu quelque chose de semblable... Mais c'était plusieurs années auparavant, dans le véhicule de ses parents, et il ne s'en souvenait pas assez bien pour prévoir la suite.

La route se mut sous ses yeux. Après avoir dissimulé sa bière sous un tas de chandails, il sortit de sa voiture. Les portières finissaient de claquer autour de lui. Maz imita les autres conducteurs en plaçant une main contre sa poitrine, et réussit à bredouiller les dernières strophes de l'hymne :

*Des routes, des routes, des routes!
À combler l'existence:
Un siècle, c'est trop peu pour qu'on
les foule toutes;
Des routes, des routes, des routes!
Avalez les distances,
Et glissez dans ce rêve
en écrasant les doutes!
Les routes sont des mères qui
bordent tendrement,
Les chemins sont des pères qui
nous rendent de fer;
Les routes sont maîtresses sans
un seul manquement,
Les chemins sont amants
qui savent satisfaire.
Des routes, des routes, des routes!
À ne rien vouloir d'autre!
À aimer et nourrir, écouter et construire!
Des routes, des routes, des routes!
Ces routes sont les nôtres
Soyez fiers, conducteurs,
et chantez-le sans fuir!*

Il n'avait jamais eu une très bonne mémoire. Pourtant, cet hymne mondial de la route ne s'élevait pas uniquement lors des révolutions : à peu près chaque mois, tout l'attirail multi-média des voitures interrompait ses activités pour la faire jouer, à la fois en mélodie et en paroles, rafraîchissant le souvenir – et renforçant

l'unité – des automobilistes. Ce n'était pas faute d'essayer, mais peu importe le nombre de répétitions, il l'oubliait toujours.

La musique fit entendre ses derniers échos et se tut. Les conducteurs s'émurent tous ensemble de cet événement rare et important auquel ils venaient d'assister. Un monde nouveau s'offrait à eux! On venait de créer tant de nouveaux chemins à explorer! Maz ne parvint pas à échapper à l'ambiance d'euphorie générale et échangea des étreintes avec ses voisins.

Il finit par retourner dans sa voiture, remit sa propre musique, reprit sa bière et, tous ces préparatifs achevés, se relança sur la route, comme tous les autres autour de lui.

Maz termina rapidement sa bouteille. En fait il la cala bien plus qu'il ne la dégusta. Pas qu'il aimât particulièrement le goût de la bière – il n'était pas un grand connaisseur –, mais il avait besoin de noyer tout le stress qu'il venait de vivre.

Il s'en ouvrit une autre qu'il but aussi d'un trait. À la suite de quoi il sentit que sa tête commençait à tourner, que sa concentration lui échappait, que son corps entier, désormais trop détendu, oscillait entre le sommeil et l'éveil. Son pied se relâchait sur la pédale. Sa vitesse diminuait et augmentait aléatoirement. Des coups de klaxon se mirent à retentir de partout autour de lui. Il se dit que, tant qu'à entraver le chemin des autres, il pouvait aussi bien se permettre d'arrêter le temps de se ressaisir.

Il se rapprocha lentement du bas-côté, où il se stationna. De longues et inconfortables minutes lui furent nécessaires pour traverser les cinq ou six voies qui le séparaient encore de son extrémité. Même le système anticollision n'empêchait pas toutes les secousses : dès qu'il changeait de voie, ne pouvant éviter les voitures engagées à plein régime, le choc magnétique

dû à sa brusque réorientation le secouait désagréablement.

Comme les routes ne bordaient rien, mais qu'elles étaient bordées par tout, on les avait étendues sur la totalité de l'espace disponible, qu'elles envahissaient sans complexe. Des trottoirs encadraient la vingtaine de voies de la route, si minces en comparaison du tableau principal qu'ils donnaient l'impression de coups de crayon tracés par erreur sur un plan. (Maz se demanda d'ailleurs d'où leur venait ce nom de trottoirs, puisqu'il n'avait jamais vu qui que ce soit y marcher. Il imaginait assez mal un piéton s'y tenir. À dire vrai, il concevait difficilement que ces bandes puissent avoir une quelconque utilité. Il ne s'y était jamais vraiment attardé avant ce moment. Les haltes routières lui avaient toujours amplement suffi.)

Une fois le moteur coupé, il inclina son banc et se renversa la tête. Les yeux fermés, Maz se laissa border par le doux chuintement de la route à sa gauche. Il s'était toujours dit que la vie pouvait être séparée en deux : la moitié du temps, on voyait les autres voitures, mais tout l'arrière-plan n'était qu'un flou indistinct ; et la deuxième moitié, les automobiles s'effaçaient, et donc le reste du monde pouvait enfin apparaître. Mais qu'y avait-il à regarder ?

Cette question posée, il réalisa qu'il n'avait jamais vraiment pris le temps de jeter un œil au-delà des routes. Il songea que c'était l'occasion

parfaite et sortit de son véhicule. Après une courte réflexion, il monta sur le toit et s'y étendit.

Maz se permit de rester immobile pour se remettre de l'étourdissement de l'alcool. Dès que ce vertige-là se fut calmé, une autre sorte de malaise s'empara de lui. Il lui fallut un moment pour comprendre ce dont il s'agissait. Il se dit d'abord que ce devait être l'effet de la privation sensorielle. Il vivait bombardé en permanence de vidéoclips, de films, de séries télévisées qu'il projetait partout autour de lui dans l'habitacle, d'images de ses amis qu'il voyait en vidéo-conférence, de leurs voix ou de la musique qui retentissaient dans ses oreilles. Tous ces divertissements s'arrêtaient à peu près seulement lorsqu'il dormait – et encore, il n'était pas rare qu'il s'endorme en les laissant ouverts, appréciant le bruit de fond. Leur suspension soudaine devait expliquer qu'il sente tout son corps se crispier et se tendre.

Alors il rouvrit les yeux.

Une épaisse obscurité l'entourait. Où que portât son regard, à droite, à gauche, en haut, en bas, seules les lumières de la route perçaient le voile de la nuit. Il ne rencontrerait ni halte ni relais sur une distance respectable, quand il se déciderait à se remettre en route.

Pour l'instant il n'en avait aucune envie.

Il refit défiler en boucle la scène à laquelle il venait d'assister. Cette grande réorganisation de

la route, cet événement qu'on appelait une révolution, laissait sur la langue de Maz un goût plus amer encore que celui de l'hésitation qui l'avait précédée.

Il aurait dû en être aussi heureux que tous les autres. Après tout, n'y avait-il pas que par ce moyen que la piste de course qu'était le monde pouvait se réinventer pour son bon plaisir? Voilà le problème : le plaisir qu'il ressentait à conduire n'était plus le même qu'auparavant. Il se demandait s'il ressentait encore la moindre joie au volant. Parcourir année après année des routes toutes semblables avait fini par le lasser. Il voulait quelque chose d'autre, de plus, de mieux. Mais quoi? Il n'aurait su le dire. Il avait l'impression que la vie était ailleurs, mais il ignorait quel ailleurs au juste.

Un bourdonnement prononcé le tira de ses réflexions. Maz retourna la tête pour voir que deux voitures avaient ralenti pour s'immobiliser à sa hauteur. Un homme sortit de l'une d'entre elles et le héla bruyamment, sans pour autant se rapprocher davantage de lui :

— Est-ce que tout va bien?

— À merveille, oui.

— Pourquoi es-tu arrêté?

— Je voulais prendre l'air, c'est tout.

— Ton véhicule peut te donner de l'air, aussi.

— J'en avais assez de conduire.

L'homme pinça les lèvres. Pendant ce court échange, l'autre conducteur était sorti de son

véhicule et s'était joint à eux. Il échangea un regard suspicieux avec le premier.

— Il faut conduire, mon garçon.

— Pourquoi?

Les deux hommes éclatèrent de rire.

— Ça fait faire du sport. C'est bon pour la santé, et pour le moral.

Ce fut au tour de Maz de rire, mais jaune.

— Ça n'a pas l'air de remonter le mien.

— C'est la révolution qui te choque?

Maz haussa les épaules.

— Ce n'est pas ça, mais...

Un de ses interlocuteurs renifla de dédain.

— Ces jeunes! Ça doit être ce qu'on appelle la crise d'adolescence. Il leur faut tellement tout remettre en question qu'ils en viennent à se demander s'il y a quelque chose de bon, même dans ce qu'il y a de plus fantastique au monde! Pendant des millénaires, on a été prisonnier de la lourdeur du quotidien. Et quand enfin on a réussi à huiler l'immense machine humaine pour que son mouvement ne cesse jamais... ça se plaint encore!

Le deuxième homme posa une main sur l'épaule de son ami.

— Il faut être patient. Un jour, ils comprendront.

Au départ, Maz les trouvait drôles, à tout le moins distrayants. Maintenant les deux hommes l'agaçaient carrément. Non seulement ils l'empêchaient de penser à sa guise, mais en plus ils

venaient le sermonner en se moquant de cette tentative même de penser.

— Qui êtes-vous, au juste?

Le plus grand des deux laissa fuser un sifflement désapprobateur.

— Ce petit n'a pas de parents?

— Ce ne sont pas tous les parents qui nous connaissent, tu sais bien, continua le plus petit. Nous sommes et resterons toujours des héros de l'ombre, c'est notre destin. (Celui-là était moins insupportable que l'autre; son ton calme et posé faisait pardonner jusqu'à sa prétention.) Je m'appelle Civictor, et mon collègue se nomme Hondaniel. Nous sommes des CPR.

Maz arqua un sourcil.

— C'est-à-dire?

— Pardon, oui. L'habitude. Des Citoyens pour la Paix de la Route.

— Oh. Eh bien, enchanté de vous connaître, Monsieur Civ...

— Tu peux m'appeler Civic, répéta l'homme.

Maz haussa les épaules: il ne tenait pas à l'appeler du tout.

— Et je ne vous semblais pas assez... paisible?

— Nous nous assurions seulement que tout allait bien, que tu n'avais pas de problème mécanique ou quoi que ce soit d'autre. On sait à quel point c'est dommage, une panne de moteur! Le pire malheur du monde! Mais ça n'a pas l'air d'être ton cas... Tu es certain que tout va bien?

— Je vous l'ai dit, à merveille.

— La route ne voudrait pas perdre l'un de ses utilisateurs.

— Tiens donc? La route a une volonté?

— C'est celle de tous les conducteurs.

— Ils s'en remettraient si je disparaissais...

Les deux hommes s'alertèrent.

— Disparaître où?

— C'était un cas de figure, dit Maz. Où pourrais-je disparaître?

Le grand homme méprisant lâcha un rire nerveux.

— Où, en effet?

— Nulle part! s'exclama son collègue.

Maz commença à les trouver inquiétants. Il se préparait mentalement à rembarquer dans sa voiture pour prendre la fuite, si jamais ils approchaient davantage. Mais ils ne firent aucun geste dans sa direction, se contentant d'échanger des regards communicatifs.

— N'hésite pas à nous avertir si quoi que ce soit te dérange, et surtout...

Civictor n'eut pas le temps de finir sa phrase. Un grognement intense l'interrompt, un son discordant tel que Maz n'en avait jamais entendu de toute sa vie.

Il se dit que le vrombissement d'un véhicule sur le point de mourir ne devait pas être très éloigné de celui-là. Pourtant les automobiles qui se dirigeaient vers eux brillaient de tous leurs feux... Mais étaient-ce seulement des voitures?

On aurait dit qu'on leur avait enlevé tout ce qui n'était pas nécessaire à leur déplacement. Il ne restait à peu près qu'un banc et un volant – et encore, c'était plutôt un guidon qu'autre chose, comme ceux qui servaient à orienter ces minuscules transporteurs avec lesquels on apprenait à conduire aux enfants.

Leur aspect le plus troublant, cependant, n'était pas même cette absence de toit, voire de tout habitacle. Maz remarqua – et le détail acheva de piquer sa curiosité – que les véhicules se déplaçaient en contact direct avec la route. Ce qui expliquait probablement le bruit retentissant qu'ils produisaient. Ils ne flottaient pas au-dessus de la chaussée comme les automobiles, mais s'y appuyaient sur d'énormes tubes ronds et noirs, faits d'une matière inconnue à Maz.

— Laissez-le tranquille.

Ces deux étranges véhicules venaient de s'arrêter à côté de Maz et des deux Citoyens. Celui qui avait lancé cet ordre était un jeune homme dans la vingtaine. Ses mots claquèrent comme un fouet dans le silence revenu. Maz le trouva aussitôt sympathique; pas parce qu'il était de son âge, mais surtout parce qu'il semblait décidé à le défendre.

— Tiens, tiens! Je me disais que les Avec-Roues rappliqueraient.

Le deuxième conducteur fit irruption; une conductrice, en fait, nota Maz quand elle retira son casque. Des traits et une énergie similaires à

celles du garçon lui laissèrent croire qu'ils étaient de la même famille. Elle répondit d'une voix forte et inflexible :

— Nous allons partout où vont les Sans-Roues.

— Cette route est à nous, menaçait Hondaniel.

— Cette route est dans le chemin de la nôtre.

— Vous en disparaîtrez bientôt.

— Peut-être, mais pour mieux y revenir et l'éliminer.

Maz n'était pas certain de comprendre tout ce qui se passait et se disait, mais il en savait juste assez pour admirer ceux qui s'étaient fait appeler les Avec-Roues. Les roues, ce devaient être ces cylindres qui permettaient aux étranges véhicules d'adhérer à la chaussée; il se rappelait avoir déjà entendu parler de cet équipement, utilisé dans une époque moins évoluée.

— Vous ne contaminerez pas ce jeune homme de vos idées.

L'Avec-Roues féminine, indignée, mit les mains sur ses hanches.

— Le contaminer, eh bien! Et vous, que faisiez-vous?

— Nous ne faisons que veiller à son bien.

Un profond soupir échappa au frère.

— Laissez-nous deviner. Il s'est arrêté en bordure de la route pour prendre le temps de réfléchir à sa vie et au monde où elle se déroule. Pardon, vous n'aimez pas ce verbe, car tout ce qui roule se déplace mal, n'est-ce pas? Vous êtes

arrivés et vous lui avez ordonné de repartir. Vraiment, vous veillez sur lui, et nous ne voulons que lui nuire? Belle logique!

— Vous essayez de le forcer, et nous de le laisser choisir, ajouta la jeune femme.

— Il n'y a pas de choix à faire! éclata Hondaniel.

— Aveuglez-vous vous-même, mais laissez les autres voir!

— Calmez-vous, je vous en prie, intervint le protocolaire et tempéré Civictor. Je vois que les esprits s'échauffent d'un côté et de l'autre. Et toi, jeune homme, qu'en dis-tu?

Maz comprit qu'on lui parlait et sursauta.

— Quoi?

— Aimes-tu la route?

— Je dirais que oui...

Cette fois, les deux Avec-Roues éclatèrent en même temps.

— La question est ridicule! Il ne connaît rien d'autre! Bien sûr qu'il aime ce monde: il a grandi avec lui, c'est le seul qu'il peut imaginer!

— Qu'avez-vous à proposer? leur demanda alors Maz.

Les Avec-Roues se retournèrent vers lui. Ils avaient eu beau parler de lui depuis le début, c'était la première fois qu'ils le regardaient directement. Il avait posé cette question sur un ton ironique, en s'attendant à ce qu'on ne puisse lui faire aucune réplique. Son cynisme s'évapora quand il lut dans leurs yeux une détermination

et une volonté plus puissantes que tout ce qu'il avait vu à ce jour.

— Stop! s'énerva Civictor. C'est assez!

— Partez d'ici immédiatement, sale vermine! cracha Hondaniel.

Cette insulte acheva de faire bouillir les Avec-Roues. Maz comprit qu'il ne connaîtrait pas aujourd'hui le secret qu'ils détenaient. Le jeune homme se mit à fouiller dans une des sacoches fixées de chaque côté de son véhicule. Sa sœur sembla hésiter un moment à l'imiter, mais finit par se laisser convaincre. Ils tirèrent de leurs sacs d'épais bâtons de bois, qu'ils frappèrent l'un contre l'autre avec un air grave. Maz sentit son cœur bondir dans sa poitrine.

— Vous allez voir comment se défend la vermine.

Les Sans-Roues comprirent ce qui s'en venait, mais ils n'eurent pas le temps d'y échapper. Ou bien ils étaient trop fiers pour fuir la bataille avec ces conducteurs qui n'étaient, à leurs yeux, que des enfants. Mais c'étaient des enfants qui avaient appris à se battre, contre des adultes qui s'étaient improvisés agents de la paix sans savoir ce qu'était la guerre. Tout ce que les hommes avaient fait pleuvoir d'injures sur eux, les Avec-Roues le redonnèrent en coups.

Durant cette bastonnade en règle, Maz demeura sur le toit de sa voiture, figé par la peur. Le profond respect qu'il avait ressenti spontanément pour les Avec-Roues s'envola en

fumée. Toute leur intelligence était annulée par tant de violence.

Les voitures continuaient de filer à toute vitesse à côté d'eux, à un train si rapide que leurs conducteurs ne pouvaient se rendre compte de ce qui se passait en marge. Maz était le seul à pouvoir intervenir, mais il en était incapable. Qu'est-ce qui lui disait que les Avec-Roues, désormais déchaînés, ne l'attaqueraient pas à son tour?

Civictor et Hondaniel étaient déjà inconscients, étendus de tout leur long contre la magnétite grise du trottoir, mais le frère et la sœur continuaient de frapper. Il fallut qu'un nouveau bourdonnement leur parvienne du lointain pour qu'ils relèvent la tête. Un autre conducteur, au volant d'un véhicule semblable au leur, arriva alors sur la scène et enleva son casque.

En une seconde il devina ce qui s'était passé. Ses traits se durcirent.

— Corollo, Carolla... Qu'avez-vous fait?

— Ils nous ont provoqués!

— Il fallait résister! s'emporta le nouveau venu.

— Nous ne voulons plus nous laisser faire.

— Il y a de meilleures façons de se révolter!

Corollo – du moins Maz le supposa-t-il, vu la sonorité masculine du prénom – baissa la tête de honte. D'un coup il avait rajeuni de dix ans. Il réussit à articuler en bégayant :

— Pardonne-moi. Pardonne-nous.

L'homme ne répondit pas, mais reprit :

— Partez. Retournez à la Cité. Je prends le relais ce soir. Si c'est la façon dont vous pensez convaincre les Sans-Roues de se joindre à nous... Allez, filez!

Les deux jeunes se soumièrent aussitôt à son autorité. Remontant sur leurs sièges, soulevant du pied la tige qui avait gardé leurs véhicules debout, ils s'éloignèrent à une vitesse modérée – probablement la plus élevée que leurs bolides puissent atteindre.

Maz ne cessait de fixer le vieil homme. Il ne semblait pas être le père de Corollo et de Carolla, mais d'une façon ou d'une autre, il leur était supérieur, par le rang ou par l'influence. De petites lunettes lui donnaient un air sérieux, et une barbe fournie renforçait l'impression de sagesse qui se dégageait de lui. Un peu de gris parsemé de-ci de-là révélait son âge avancé.

Il secoua la tête.

— Je suis désolé que tu aies dû assister à ça.

— Qui êtes-vous?

— Tu le sauras bien assez tôt. Mais je crois que tu en as assez vu et entendu pour ce soir. Tu ne savais peut-être même pas qu'il existait autre chose que des voitures magnétiques. Tu ignorais sûrement tout de la haine qui existe entre les Avec-Roues et les Sans-Roues. Ce ne devait pas être ta première révolution, mais même ce changement-là a dû te causer un choc.

Maz hocha la tête à toutes les paroles de l'inconnu. Ce dernier enchaîna :

— Nous ne sommes pas des gens violents. Certains d'entre nous débordent parfois, c'est vrai. Mais les Sans-Roues aussi nous agressent, nous menacent, et vont jusqu'à nous tuer. Ils nous tueraient sûrement tous d'un coup s'ils le pouvaient. C'est leur grand espoir, justement : qu'un jour la terre s'ouvre et nous avale définitivement. Notre projet à nous est tout autre. Nous voulons libérer le monde, éveiller les conducteurs, créer une route neuve.

— N'y a-t-il pas une nouvelle route à chaque révolution ?

L'homme arbora un rictus.

— Non. C'est toujours la même route, sous des formes différentes.

— Quelle autre route peut-il y avoir ?

— Tu le sauras à ton heure... Comment t'appelles-tu ?

Maz hésita un moment à révéler son identité.

— Mazdathieu, répondit-il enfin.

— Eh bien, Mazdathieu, je suis enchanté de t'avoir rencontré. Et je suis certain que mes amis Corollo et Carolla l'ont été aussi. Laisse un peu de temps passer, laisse-toi le temps de digérer tout ça. Quand tu seras prêt, arrête-toi de nouveau et nous te retrouverons.

— Ou d'autres comme eux me retrouveront, dit-il en pointant les deux Citoyens pour la Paix de la Route.

Il se demanda au passage s'ils n'étaient pas tout bonnement morts, et préféra penser qu'ils n'étaient qu'inconscients.

— Peut-être bien, oui. Ce sera un concours de vitesse.

— Que leur arrivera-t-il?

— Ils seront secourus bien assez tôt, ne t'en fais pas. Ceux qui veulent la continuation de la déroute sont nombreux à se supporter. Nous n'avons pas cette chance.

L'homme ne prononça pas un mot de plus. Il avait dit ce qu'il avait à dire et su ce qu'il avait à savoir. Il remonta sur son véhicule à deux roues et disparut. Maz resta seul sur la scène. Seul avec ces deux corps étendus dans des positions inquiétantes, et ses propres pensées plus tordues encore. Au moins, se rassura-t-il en grimaçant, il n'était plus étourdi par l'alcool.

On peut se procurer ce roman en librairie
ou dans la boutique de Joey Cornu,
dès novembre 2015, à l'adresse
<http://www.joeycornu.com/boutique/index.php>